

Les malheurs d'un Homme heureux.

NOUVELLE.

—Ce qui est une précaution prudente, ajouta Caroline, vu qu'elle eût pu s'absenter et que le faubourg neuf est au bout du monde... Je dois moi-même une visite à Mme Armand, et si mon oncle veut bien le permettre, je l'y accompagnerai.

—Non pas ce soir, au moins, interrompit Henri.

—Pourquoi cela ?

—Mais parce que vous allez, je suppose, chez M. Lointier.

—Chez M. Lointier ? que faire ?

—Mais pour voir un essai de télégraphe électrique.

—Quoi ! reprit vivement M. Maigrin, ce serait aujourd'hui ?

—En es-tu bien certain ? demanda Caroline qui avait vu le regard de son oncle s'assombrir.

—Si j'en suis certain ! répliqua Henri. Je le tiens de lui-même !

—Comment !

—Il vient de l'annoncer devant moi à Cusol, en l'engageant à aller voir l'expérience.

Les lèvres de M. Maigrin se serrèrent.

—Voilà qui est étrange, dit-il.

—N'auriez-vous pas été averti ? demanda étourdiment Henri. Parbleu ! je suis alors bien aise de vous en avoir parlé. Il ne faut pas manquer la séance.

—Je n'ai pas l'habitude d'aller où je ne suis point attendu, fit observer le vieux magistrat d'un ton piqué.

—Ce ne peut être qu'un malentendu ou un oubli, objecta Caroline.

—Soit, reprit M. Maigrin en se levant ; mais les gens oubliés font sagement de rester chez eux.

—Qui est-ce qui reste chez lui ? interrompit une grosse voix. Ce n'est pas vous, j'espère, car je viens vous chercher.

—Et si vous résistez, nous vous enlevons ! ajouta une seconde voix presque aussi bruyante que la première.

—Notre voiture est en bas.

—Il y a deux places.

—Et nous vous menons avec Caroline chez M. Lointier.

A ces mots le gros monsieur et la grosse dame qui étaient entrés avec fracas entourèrent l'ancien magistrat, comme s'ils eussent voulu exécuter leur menace et l'emmenner de vive force.

M. et Mme Durosoir appartenaient à cette variété d'oisifs toujours à la quête des distractions et qui dépensent à ne rien faire une prodigieuse activité. On les rencontrait partout, empressés, haletants, distribuant au passage et avec bruit des saluts, des poignées de main. Leurs loisirs les

occupaient de manière à ne pas laisser libre un seul de leurs instants ; la vie était pour eux un tourbillon tempétueux dans lequel tous ce qui les approchait était enveloppé.

Ils parlaient tous deux à la fois, pressant Caroline et son oncle de les suivre ; mais ce dernier avait repris son air le plus contraint, et répondit assez sèchement qu'il n'avait point reçu d'invitation de M. Lointier.

—Peut-être a-t-il pensé que ses amis n'en avaient pas besoin, objecta Caroline.

—Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! interrompit Mme Durosoir ; il nous a envoyé une lettre... Vous devez l'avoir sur vous, monsieur Durosoir... et nos voisins Giraud ont été également invités par écrit.

—Alors nous sommes les seuls qu'on ait exceptés ! fit observer M. Maigrin, de plus en plus piqué.

—Qui sait s'il n'y a pas en quelque billet égaré, hasarda sa nièce

—Qu'importe d'ailleurs, ajouta Mme Durosoir ; avez-vous donc besoin d'invitation chez Lointier, votre plus vieil ami ?

—C'est clair ; venez toujours, acheva le mari qui avait repris son chapeau. J'entends mes chevaux frapper le pavé ; ils s'impatientent... Tout s'expliquera là-bas.

—Pardon. Je vous suis reconnaissant, répliqua M. Maigrin, les lèvres pincées ; mais, ce soir, c'est impossible.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je dois voir Mme Armand... Je lui ai assigné un rendez-vous.

—Excusez-moi, dit la jeune veuve qui jeta un regard sur son oncle ; mais je ne pourrai revenir seule... et... je ne veux pas vous obliger à me ramener

—Parbleu ! que votre frère vous accompagne, reprit M. Durosoir.

—Eh ! c'est cela ! s'écria Henri. M. Lointier n'a pas songé tout à l'heure à m'inviter ; mais, ma foi ! Bien fou qui boude contre son plaisir.

—Vous trouvez plus sage de s'exposer à être importun, dit l'ancien magistrat qui crut voir une allusion dans ces derniers mots.

—Allons, vous êtes aussi trop susceptible, interrompit Mme Durosoir.

M. Maigrin rougit jusqu'à la racine de sa perruque. On venait de toucher au point délicat et douloureux.

—Moi, susceptible ! s'écria-t-il d'un accent blessé. Ah ! Madame, j'espérais être mieux connu de vous. Certes, j'ai de grands défauts ; mais je crois que ma vie entière témoigne contre celui que vous me prêtez.

—Alors, pourquoi en vouloir à Lointier de son oubli ?

—Qui vous dit que je lui en sache mal ? ais gré, Madame ?

—Vous lui pardonnez ? Dans ce cas, laissez Caroline venir avec Henri.

—M'y suis-je donc opposé ?

—Un peu, en n'appuyant point ma prière.

—Alors je m'y joins, Madame.

—Vous entendez, ma chère, dit Mme Durosoir en se tournant vers Caroline ; dépêchez-vous, de grâce !

Et comme la jeune femme essayait quelque résistance :

—Allons, pas d'objection, ajouta-t-elle ; c'est votre oncle qui le veut... Pressez-la donc, monsieur Maigrin, ou je croirai que c'est vous qui la reprenez.

—J'espère que Caroline ne me donnera pas ce ridicule, dit le vieux magistrat d'un air mécontent.

—Si vous le désirez... véritablement ? demanda la jeune femme qui l'interrogea du regard.

—Et pourquoi ne le désirais-je pas ? répliqua-t-il avec dépit. Voulez-vous me faire passer pour un tyran domestique ? Partez, de grâce, et présentez mes respects à Lointier. Moi, je vais chez Mme Armand.

Caroline, qui craignait qu'un plus long refus n'amènât de la part de Durosoir quelque remarque pénible pour son oncle, se décida à les suivre. Sa toilette fut bientôt achevée ; M. Maigrin avait également pris sa canne et son chapeau. Ils descendirent ensemble et aperçurent l'équipage de M. Durosoir qui attendait devant la porte d'entrée.

A cette vue, Caroline sembla se raviser.

—J'y pense, dit-elle ; Mme Armand demeure bien loin, si nous y conduisons mon oncle.

—Volontiers, dit Durosoir ; mais la voiture n'a que quatre places.

—Eh bien ! Henri nous rejoindra à pied.

—Pourquoi pas, dit celui-ci.

—Cette dame est donc sur notre chemin ? demanda Mme Durosoir.

Caroline indiqua le faubourg.

—Ah diable ! reprit le mari, cela va nous obliger à un détour. N'importe, en pressant un peu les chevaux, nous arriverons à temps... Montez, montez, mon cher Maigrin.

A continuer.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170 $\frac{1}{2}$ rue Sparks, Ottawa.